



LA NATION

Bimensuel de la Ligue vaudoise fondé en 1931

SI QUA FATA SINANT

Fr. 3.50 / Abonnement annuel: 83.- / étudiants: 35.-

Ecole inclusive

Répondant à la récente attaque du PLR suisse contre l'école inclusive, M. Borloz a défendu sa prétendue légitimité politique: «Les principes de l'école inclusive sont inscrits dans la loi. C'est l'école d'aujourd'hui. Et l'école est le miroir de notre société.»¹ Nous saluons le réflexe fédéraliste de M. Borloz. Sur le fond, cette justification à la fois juridique et sociale n'est pas très convaincante. L'art. 5 de la LEO, qui affirme le principe d'égalité des chances, peut parfaitement connaître d'autres interprétations. M. Borloz omet de rappeler que l'école inclusive est aussi le produit de décennies de réflexions pédagogiques orientées par un département en mains socialistes. Les problèmes que rencontrent les élèves sont sans doute «le miroir de notre société». Ce ne sera pas le cas d'un système scolaire qui découle de choix politiques.

Il faut reconnaître le sujet difficile. Si un enfant dyslexique parvient à faire face à son trouble et à écrire correctement, l'ensemble de la communauté sortira gagnante du fait de ne pas l'avoir marginalisé – pour autant que l'intégration dans une classe spécialisée puisse être considérée comme de la marginalisation. La réflexion doit effectivement intervenir à long terme.

Simultanément, un biais évident entoure la notion d'égalité des chances dans l'école vaudoise. En cinq ans, le nombre de gymnasiens a progressé trois fois plus vite que la popula-

tion². Quant au nombre d'étudiants de l'UNIL, il a progressé de 42% en onze ans. A Neuchâtel, la progression plafonne à 5%, et à Bâle à 9%³.

Chez nous le principe d'«égalité des chances» signifie concrètement le droit pour chacun d'aller au gymnase puis à l'université. S'y ajoute la déconsidération systémique de l'apprentissage que supposent ces chiffres.

Cette vision biaisera à son tour les objectifs de l'école inclusive. La caractérise l'idée que chaque élève à problème mérite le suivi le plus individualisé possible. Par souci d'intégration, il se trouvera inclus dans le cursus ordinaire, mêlé à ses camarades «normaux». Cela va jusqu'à l'université ou des élèves bénéficient aussi depuis plusieurs années d'aménagements de leurs conditions d'examens, qu'il s'agisse de moyens techniques auxiliaires (dictionnaires, ordinateurs), de durées différentes, voire du remplacement des examens oraux – pathologiquement insupportables à certains – par des écrits.

A cette stratégie du suivi individualisé s'ajoute l'obsession générale de «l'élève au centre» que le Département promeut au moins depuis la réforme EVM 96⁴.

Il n'y a qu'une différence d'intensité et de moyens entre la pédagogie de «l'élève au centre» et les outils de l'école inclusive. Chacune de ces approches est fondamentalement individualiste et tout concourt à ce que finalement toute l'école soit inclusive.

En évoquant l'an dernier le «curseur de l'école inclusive», M. Borloz avait montré avoir bien compris ce risque que chaque élève soit finalement considéré comme atypique. L'élève «normal» est en voie de disparition.

Les faits montrent cette tendance déjà à l'œuvre. Que faut-il incriminer? le surinvestissement par leurs parents d'enfants nés de plus en plus tard? Ou l'exposition délirante aux écrans qui favorise les troubles de la mémoire, annihile les capacités de concentration, instille un niveau de stress permanent et développe une intolérance à la frustration?

On ajoutera l'immigration qui multiplie les élèves allophones. La Conférence des directeurs de gymnase vient d'édicter une directive pour leur accompagnement dans le secondaire II. Elle instaure notamment la possibilité d'une année à l'essai.

Il devient difficile, pour les élèves et étudiants ordinaires, de ne pas se sentir floués par ces différents aménagements dont ils ne profitent pas. Il faut craindre une course à l'anormalité, chez les parents d'abord, chez les élèves ensuite. Le système, encore plus que de la stimuler, ne pourra que l'accueillir à bras ouverts comme la confirmation de ses préjugés.

Cette individualisation absolue finira par nous faire oublier ce que sont l'excellence, la réussite et le mérite, voire nous faire douter qu'ils soient encore possibles. De l'autre côté, l'échec se trouve pathologisé, et

considéré comme un mal à éradiquer. On affirme que personne ne devrait subir ses limitations et pouvoir aller à l'université; mais une éducation élitiste est condamnée. A moins d'interdire les cours privés, les répétiteurs et les bibliothèques familiales, cette approche approfondit les fossés sociaux.

Pendant ce temps-là, l'école se trouvera investie de la mission de soigner tous les maux de la société. Et l'insuffisance des moyens octroyés sera considérée comme la seule cause de son échec. La présence dans nos classes d'élèves aux neurones détruits par les écrans ou d'élèves allophones, tous deux pesant sur le niveau général, est d'abord un problème de santé publique et de politique migratoire, pas de système scolaire. M. Borloz ne saurait avoir la responsabilité de les affronter seuls, avec des enseignants dépassés par la tâche ou bâillonnés par l'idéologie officielle.

Félicien Monnier

¹ Renaud Bournoud, «Frédéric Borloz tire le frein sur l'école inclusive», *24 heures* du 21 juin 2024.

² Félicien Monnier, «Trop de gymnasiens», *La Nation* n° 2230, du 30 juin 2023.

³ *Exposé des motifs et projet de décret sur le plan stratégique pluriannuel 2022-2027 de l'Université de Lausanne*, avril 2023, p. 9

⁴ Nous la dénoncions déjà dans *Une école de papier*, Comité contre le chambardement de l'école vaudoise (éd.), Lausanne 1996.

Fiscalité vaudoise

Avant la pause estivale, le Grand Conseil a accepté à une très large majorité le projet de Nouvelle péréquation intercommunale vaudoise (NPIV – *La Nation* N° 2230) qui entrera en vigueur le 1^{er} janvier 2025, sous réserve d'un éventuel référendum. Celui-ci semble aujourd'hui peu probable, notamment au vu du soutien conjoint apporté par l'Union des Communes vaudoises et l'Association de Communes vaudoises au texte gouvernemental. Autre signal positif, le comité de l'initiative «SOS Communes» a récemment retiré son projet sous réserve de l'entrée en vigueur de la NPIV à la date prévue.

Cette réforme de la répartition des charges entre l'Etat et les communes a le mérite d'apaiser les relations tendues depuis de nombreuses années entre les niveaux institutionnels et permet un allègement des dépenses imposées aux communes. Rappelons que la NPIV, élaborée sous la pression de l'initia-

tive «SOS Communes», a été conçue dans un contexte où le budget cantonal était depuis de nombreuses années structurellement excédentaire.

Le rééquilibrage prévu par la NPIV se traduira dès l'année prochaine par une charge supplémentaire pour l'Etat estimée à 290 millions de francs. Cette dépense importante survient toutefois à un moment où les comptes du Canton ont renoué l'an dernier avec les chiffres rouges et devraient rester déficitaires en 2024, voire au-delà, compte tenu de l'inertie des dépenses publiques.

L'autre initiative fiscale, «Baisse d'impôt pour tous», lancée par les milieux économiques, a recueilli un large soutien populaire l'année passée et demande une baisse de 12% de l'impôt cantonal sur le revenu et la fortune des personnes physiques. Conformément à son programme de législature, le Conseil d'Etat a introduit cette année une première diminution de 3,5

points du taux d'impôt cantonal, ce qui constitue un manque à gagner d'environ 100 millions de francs.

Mais le retour aux déficits induit un environnement défavorable à la poursuite de l'allègement de la charge fiscale des personnes physiques, qui reste pourtant l'une des plus lourdes en comparaison intercantonale. Il n'est pas neutre que la ministre des finances, Mme Valérie Dittli, parle désormais d'une «réforme fiscale globale» et non plus d'une baisse de l'imposition des personnes physiques.

Face aux déficits qui s'annoncent, la conseillère d'Etat évoque des mesures d'efficacité de l'Etat comme premières pistes d'économie. En revanche, les services publics, les prestations sociales et les investissements – notamment dans le domaine énergétique – ne devraient pas être remis en cause, tandis que l'attractivité fiscale du Canton devrait être améliorée.

Il faut bien admettre que cette équation sera difficile à résoudre avec uniquement des mesures portant sur le fonctionnement de l'administration. Si celles-ci demeurent toujours bienvenues, il est nécessaire que le Conseil d'Etat et le Grand Conseil se saisissent sans tarder de la question de fond que pose la croissance constante de la dépense publique cantonale au cours des dernières années. En effet, la situation florissante des comptes cantonaux a masqué – quand elle ne l'a pas encouragée – une progression soutenue des charges de l'Etat. Cette inflation, conjuguée à l'essoufflement probable des revenus de l'Etat, met aujourd'hui le ménage cantonal sous pression. L'examen sans a priori des politiques publiques menées par le Canton, en termes d'efficacité, de coût et d'utilité, est indispensable. Le plus vite sera le mieux.

Vincent Hort

Anton Bruckner, 1824-2024

Dans les années cinquante du siècle passé, au Collège classique cantonal, un maître féru de musique tentait de nous éveiller à la culture germanique. Il évoquait les géants de l'art des sons : « les quatre B ». Qui sont-ils, nous demandait-il ? Les moins ignorants d'entre nous arrivaient à citer Bach, Beethoven, et Brahms après un instant d'hésitation ; mais le quatrième ? Mystère. C'est là que j'ai entendu pour la première fois le nom de Bruckner. Il était à peu près inconnu du grand public, et on ne pouvait certes pas compter sur Ernest Ansermet pour le mettre au programme. Cette méconnaissance n'était d'ailleurs pas propre à nos contrées. Les grands festivals européens l'ignoraient presque totalement et les enregistrements de sa musique étaient rares. C'est seulement trois quarts de siècle après sa mort qu'il a trouvé sa juste et haute place dans le répertoire.

Le compositeur autrichien dont on célèbre cette année le bicentenaire est né le 4 septembre 1824 à Ansfelden, à quelques kilomètres au sud de Linz et à l'ouest de Saint-Florian. Il a vécu quarante-quatre ans dans ce petit périmètre de Haute-Autriche, fils d'instituteur, élève à l'abbaye toute proche, instituteur lui-même, puis organiste à Linz et à Saint-Florian. Il a beaucoup hésité, passé le milieu de sa vie, à s'établir à Vienne (qui ne l'a pas toujours admiré) où un poste au conservatoire lui était offert. Sa dépouille repose à l'abbaye de Saint-Florian, retour aux sources. Bruckner est un dévot campagnard d'*Oberösterreich*.

L'anniversaire de sa naissance fournit à la Bibliothèque nationale de Vienne l'occasion de présenter une exposition sur ce musicien, dans les remarquables salles d'apparat proches du palais impérial, construites et ornées par Fischer von Erlach. Cette institution est dépositaire des archives musicales de Bruckner, léguées par le défunt en 1896. On voit donc divers documents fort intéressants, en particulier les manuscrits des neuf symphonies, d'une plume habile, mais assez sage. L'exposition est placée sous le titre *Der fromme Revolutionär*. C'est bien trouvé. La piété de Bruckner est connue, son œuvre de musique spirituelle abondante. Quant à l'aspect révolutionnaire – nous y reviendrons – c'est un des paradoxes de ce compositeur, dont la vie et l'œuvre sont remplies de contrastes ; ce qui ne manque pas d'étonner de la part d'un homme à l'existence tranquille dont le travail créateur se développe dans la lenteur.

Contraste dans l'existence de ce garçon précocement doué, qui tenait l'orgue de sa paroisse à l'âge de dix ans, qui a étudié la théorie musicale et la composition dès sa treizième année, mais qui attend la quarantaine pour se lancer dans l'ouvrage symphonique. Contraste entre ses hésitations – la perspective d'un départ à Vienne l'a rendu malade et il a retouché sans cesse la plupart de ses symphonies – et la constance de son art : dès la Première, le style est

A la fois savante et candide, tournée volontiers vers des formules novatrices, cette musique est hors catégories comme elle est hors du temps.

donné, par son ampleur, la complexité de ses thèmes, l'alternance de la douceur et de la solennité ; ne dit-on pas qu'il a écrit neuf fois la même symphonie ? Il est tout aussi étonnant que cet organiste virtuose, mais homme modeste, ait connu la célébrité internationale comme improvisateur renommé (il improvisait des fugues...) à Nancy, à Paris, à Londres, alors qu'il ciselait longuement ses compositions ; et qu'il n'ait pratiquement rien écrit pour son instrument de prédilection !

On est aussi déconcerté par la variété de sa manière. C'est tantôt un univers quasi modal, tantôt un motif carré en pleine tonalité, puis une polyphonie où les voix s'entremêlent longuement, puis une lente et puissante progression soudain interrompue par une *Generalpause*, puis on repart avec une petite mélodie de flûte venue de nulle part, puis l'harmonie se mâtime de chromatisme, avant qu'on débouche sur de triomphales fanfares. Et le « révolutionnaire » nous surprend par des effets inédits d'échos instantanés riches de dissonances, par des frictions harmoniques prophétiques, par des modulations improbables. Où est-on ? A l'époque du plain-chant ? Ou du contrepoint, magnifié dans la Cinquième ? Ou d'un classicisme amplifié ? Ou du wagnérisme ? Ou, parfois, au-delà de la tonalité ? Partout. On plane par-dessus les siècles.

Les musicologues disent que le cheminement, peut-être difficile à suivre, de certains mouvements obéit en réalité à un plan strict, et

Bruckner lui-même évoquait les mathématiques comme support de sa composition. C'est possible, car même si l'on ne perçoit pas toujours des enchaînements logiques, on est tout de même habité par l'impression d'une forte unité. Mais, négligeant si l'on veut la compréhension formelle de pièces parfois très longues, où l'esprit tend à divaguer, laissons-nous guider dans une grande promenade dans le beau pays danubien. Ici, la mélodie sinueuse des cordes nous conduit à travers le moutonnement des douces collines de Haute-Autriche ; puis un *Ländler* nous convie dans la cour d'une auberge où la petite musique du village fait danser quelques couples ; puis un moment de recueillement, quasi suspendu dans le cours de la journée, nous mène dans la paix d'une abbaye baroque ; puis la sonnerie des cuivres nous entraîne vers les splendeurs d'un palais des Habsbourgs, ou vers les ors du *Musikverein*. Si l'on perd le fil du discours, on s'évade dans le rêve. Si l'on adopte une approche plus spirituelle, suivons le chemin d'une fervente méditation aux états d'âme multiples, tantôt contemplative, tantôt effervescente, tantôt implorante, tantôt exaltée, tantôt empreinte de la violence sacrée d'un *Dies irae*, tantôt rassérénée, tantôt glorifiant le Très-Haut.

Nourrie des œuvres du passé, composée moins pour plaire que pour prier, indifférente à la mode, à la fois savante et candide, tournée volontiers vers des formules novatrices, cette musique est hors catégories comme elle est hors du temps. Bruckner, disait Furtwängler, « ne pensait qu'à l'éternité et il œuvrait pour l'éternité ».

Jean-François Cavin

Les défauts du PIB

Le PIB est un indicateur très utilisé, souvent seul, pour mesurer la richesse d'un pays et analyser sa situation économique (voir *La Nation* n° 2257 du 12 juillet). Mais est-il si parfait que cela ? En réalité, le PIB souffre de défauts importants.

D'abord, il s'agit d'un indicateur purement quantitatif, indifférent à la qualité de la production. Ensuite, il ne mesure que le flux de la production. Il ne prend pas en compte le stock dont dispose un pays – qui peut pourtant faire varier sa richesse réelle. L'économie non monétaire n'est pas non plus prise en compte. Le troc ou l'autoconsommation échappent à cet indicateur. Si une production anciennement troquée est dorénavant vendue contre de l'argent, le PIB enregistrera une croissance économique, même si la production réelle n'a pas

changé. Enfin, l'économie souterraine, ou clandestine, échappe aussi à la mesure. Mais elle peut avoir une influence sur le reste de l'économie.

Le PIB est aussi critiqué concernant sa capacité à mesurer le bien-être de la population. Les activités non marchandes ne sont pas comptabilisées, alors qu'elles peuvent jouer un rôle important. D'autre part, un accident, par exemple, pourra avoir une influence positive sur le PIB, car il créera de l'activité économique pour les réparations, mais une influence négative pour les victimes. La variété de la production et sa répartition ne sont pas non plus prises en compte. Enfin, les externalités ne sont pas comptabilisées non plus (ex. la pollution ou l'éducation).

Signalons enfin la récente critique d'Emmanuel Todd dans le chapitre IX de *La défaite de l'Occident*. Il y dégonfle le PIB américain et s'interroge sur la pertinence d'utiliser ce seul indicateur pour comparer des économies industrielles et d'autres basées sur les services.

Faut-il en conclure qu'il convient de ne plus utiliser le PIB ? Peut-être pas, mais il est en tout cas nécessaire de ne pas utiliser ce seul indicateur et d'être conscient de ses limites.

Benjamin Ansermet

Occident express 126

C'est un restaurant traditionnel, au coin de ma rue. Les serveurs arborent un nœud papillon et ont tous la soixantaine bien tapée. Le décor est furieusement années huitante, des séparations de bois foncé garnies de fausses plantes vertes rythmant la grande salle où les habitués, presque tous des hommes d'âge mûr, palabrent en fumant et en se sirotant des petits verres de prune. L'autre jour, tout en avalant un plat de choux farcis, j'observais la tablée d'à côté. Quatre hommes, probablement tous retraités, confortables, vieux amis, partageaient un rôti et une bouteille de vin tout en traitant les affaires courantes. Au bout de quelques minutes, j'ai réalisé que tout chez eux m'était familier. Leur apparence, leur coupe de cheveux, leurs lunettes, leur façon de parler, mais plus encore les mimiques faciales, imperceptibles au nouveau venu, avec lesquelles ils ponctuent leurs phrases. Un mouvement de la bouche vers le côté, un regard qui glisse de gauche à droite, les mains qui s'ouvrent et semblent vouloir se défendre, la tête qui se penche sur l'épaule, tout ce petit langage corporel typique des mâles belgradois m'est désormais connu. Avec les années j'ai

acquis mon petit dictionnaire personnel, qui me permet de traduire tout ce qui ne se dit pas en déchiffrant les visages, les gestes et les soupirs. Et tout en continuant d'observer ce petit quatuor, une forme d'affection m'a soudain rempli. Ce qu'il y a de bien à Belgrade, ce sont les Belgradois. Ils existent vraiment. On ne peut pas les confondre avec d'autres, tout les trahit au premier coup d'oeil. Je viens d'un pays dont les habitants sont aimables et efficaces, et tout à la fois dénués de ce qu'on pourrait qualifier de caractère national, ou même régional. Les Belgradois sont presque plus qu'un peuple, ils sont tous membres apparentés d'une vaste famille et s'ils tentent de s'en dédire, un petit tic vient les confondre à leur insu. Je ne ferai jamais partie de cette famille. Imiter et connaître ne suffit pas, il faut y avoir grandi. Pour moi, qui ne me suis nulle part senti vraiment chez moi, sans savoir pourquoi et sans en souffrir vraiment, évoluer au milieu de cette perpétuelle réunion de famille offre un réconfort tiède, un placebo de mère patrie qui ne me trompe pas, ou plus, mais dont l'illusion suffit à elle-même.

David Laufer

LA NATION

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier

Edition
Ligue vaudoise
Pl. Grand-Saint-Jean 1 / 1003 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch
IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4
ICM Imprimerie Carrara Morges

Divagations sur le non-voyage

Je n'aime pas voyager¹. Une erreur courante fait du voyage l'expression de la liberté. Mais où est la liberté, dans ces pesantes contraintes matérielles qui imposent au voyageur des frontières plus impénétrables que les frontières politiques aplaties de la planète mondialisée: la commande de billets par internet, avec trente-six « zones de dialogue » qui me renvoient l'une à l'autre, en exigeant des mots de passe que j'ai perdus et des *logins* dont j'ignorais l'existence; les files d'attente interminables aux contours vagues et aux débouchés incertains, les contrôles infantilissants, l'anglais basique omniprésent des aéroports, les haut-parleurs qui vous stressent de messages nasillards, urgents et incompréhensibles; les taxis surchauffés dont les sièges exhalent des odeurs de plastique sucré, les trains à l'odeur de métal froid et sale, les avions exigus qui me ruinent les genoux, les valises trop lourdes qui me pèlent les mollets, les mains moites et les genoux collants; la proximité de gens inconnus, qui respirent, reniflent, digèrent, soufflent, émettent des bruits et des odeurs; le sable qui colle à l'intérieur de mon costume de bain... ?

Et où est ma liberté, si, à peine parti, j'éprouve le sentiment obsédant que je vais être cambriolé, que j'ai oublié d'éteindre la lumière, de fermer le gaz et la porte d'entrée, que ma maison va brûler, que la boîte aux lettres va déborder, que le client du siècle trouvera close la porte de mon atelier, que j'ai tout oublié – en particulier le passeport et les billets dont je contrôle la présence en continu? Et il y aurait tant à dire sur les prospectus mensongers, les retards cumulés, les correspondances ratées, les hôtels en faillite, la volatilité du change, les rencontres indésirables, les médicaments introuvables et, surtout, l'épaisse indifférence générale à mes tourments!

J'exagère. Des pays où j'ai voyagé, ou plus exactement où *on m'a voyagé*, je conserve quelques sensations inoubliables: le bateau qui passe à l'aube dans Constantinople, au rythme des minarets que je vois reculer dans le hublot; un autocar fou dont l'absence de fenêtres propose à nos narines tous les genêts du Péloponnèse; une arrivée sur l'océan pacifique, au sud de Los Angeles par une petite route sans signalisation; une course de vitesse avec des *tumble weeds* dans une tempête de sable et un Noël dans l'église mormone de Salt Lake City; un ami présentant un spectacle de mime juché sur une souche de colonne à Bassae; un paysage biblique au pied de la colline de Montepulciano; un séjour parfait à Assise avec M. Regamey; la crique de Sanary en fin d'après-midi, noire et piquetée

d'éclats, un repas pantagruélique et interminable à Jéricho... Nul doute que mon sédentarisme (ma sédentarité?) m'aura privé d'innombrables autres plaisirs et d'autant de souvenirs.

Néanmoins, rester chez soi n'est pas une option à exclure *a priori*. Je pense à des jours d'été d'une absolue et sereine immobilité, travaillant dans le calme de l'atelier, tandis que le reste du monde part se liquéfier au chaud, dans le bruit et l'odeur de la plage, cette odeur pénétrante, douceâtre et si prodigieusement artificielle de la crème solaire, qui incarne aujourd'hui, plus que l'air marin, l'odeur de la Méditerranée... Le téléphone muet fait une thébaïde de l'atelier. Le travail au ralenti, les pauses plus fréquentes et plus longues, la fenêtre ouverte sur les bruits quotidiens, l'air qui voltige dans les rideaux, un bruit étouffé de moteur d'avion, de chaudes odeurs de regain et d'écurie, le bourdonnement d'une abeille – s'il en reste –, voyage écologique en circuit court.

L'absence des autres me fait voyager par réaction. Je suis parti avec mon atelier et les voyageurs sont restés en rade. Comme la recrue du temps jadis: « Mon lieutenant, je pars avec la chambrée! ».

Voyage dans le temps: l'imagination aidant, j'en arrive à entendre les anciens bruits, le chariot chargé de boilles qui s'entrechoquent, le claquement des volets, le rire de la factrice, le camion-citerne qui pompe en haletant de toutes ses bielles le lait « coulé » par les paysans, les sonnaillies de l'automne, le chant étranglé du coq, la cloche appelant au repas de midi, la chanson de la faux dont le paysan martèle le fil...

Savoir tant de personnes heureuses d'être ailleurs a quelque chose de calmant. La radio m'invite à un double voyage par procuration en diffusant une chanson de Michel Fugain, *Une belle histoire*, racontant la rencontre amoureuse fugace entre un garçon qui descend vers le Midi et une jeune fille qui remonte vers le Nord.

Et puis, il y a les promenades autour de chez soi, ces trajets parcourus mille fois, sans jamais lasser, et toujours différents. Voyage entre le temps qui passe et le temps qu'il fait. Les nuages sont peignés, ou cumulés, repoussant le bleu du ciel à des hauteurs vertigineuses, ou ramifiés, délicat mycélium céleste, immobiles à mi-hauteur, lessive de Savoie.

Flânerie sur des chemins ensommeillés d'hiver en gris et blanc; vacances de printemps, herbe rase et collée au sol, la géographie peut se traverser en ligne droite; vacances d'été, terre sèche, poussièrre, éblouis-

sements, marche ralentie dans l'air immobile, dense et flamboyant; vacances d'automne, terre molle, mouillée, odorante, densément couverte de vieille herbe. Les plantes ne poussent plus, elles ne survivent que par la force de l'inertie. Le monde se replie sur lui-même. Autour de quelques brins d'herbes, une araignée a tissé son piège tubulaire. Le temps de revenir sur mes pas avec un appareil photographique, le laboureur est passé par là. Les subtils enroulements de la soie arachnéenne ont disparu, la terre est prête, neuve, simple... Enfin, la terre est simple à distance ordinaire, mais quand on se penche pour y voir de plus près, on distingue de menus débris organiques qui se déferont avec les dernières chaleurs de l'arrière-automne; les variations de couleurs se multiplient et se divisent, transmutations du rouge au brun en passant par le violet, du brun au beige, traces de jaune, vert olive. Je pourrais agrandir indéfiniment mon regard. Alors je verrais des insectes microscopiques, chargés eux-mêmes d'animalcules infinitésimaux, sans couleurs, à peine structurés, occupés à parcourir le nanomètre qui sera leur chemin de la journée, et ainsi de suite jusqu'aux atomes, planètes cinglant dans le vide intersidéral à des vitesses inimaginables. Voyage vertigineusement immobile dans l'infiniment petit.

Je me souviens encore d'un vagabondage en solitaire dans la moyenne Broye. Arrivant des hauts de Lausanne, je m'étais restauré à Dompierre et montais en direction des Granges, digérant sans effort le repas de midi et cuvant doucement un demi de gamay ordinaire. Les herbes étaient à leur acmé, à ce moment miraculeux où elles vont être coupées pour la première fois de l'année, le vent les courbait légèrement. Tout me prolongeait et je me

sentais merveilleusement propriétaire de la plaine de la Broye. J'étais le maître du monde visible et tous les exploitants jusqu'à l'horizon étaient mes métayers...

Bien entendu, il est toujours valorisant pour un casse-pied d'énumérer les capitales du monde dans lesquelles il a visité des musées « incroyables », où il a rencontré des « gens fabuleux » dans des « petits bistrots d'habités », en particulier celui qui fait « les meilleurs *souvlakis* d'Athènes », « les meilleurs *burgers* de New York » ou « la meilleur bouillabaisse de toute la Provence », et si simples, si sages, si drôles et authentiques, si autrement que chez nous. Au vrai, il ne fait que surfer à la surface des stéréotypes touristiques. Les pays qu'il parcourt lui demeurent étrangers (même si, en l'occurrence, c'est lui, l'étranger).

Amicale connivence avec ce professeur de grec passionné qui n'était jamais allé en Grèce. Son voyage intérieur, nourri de littérature, d'histoire athénienne et spartiate, de grammaire et de verbes défectifs, était plus fort, plus dense, plus réel. Celui qui a traversé la Grèce de part en part est-il certain de mieux la connaître?

Voyager physiquement n'est ni nécessaire ni suffisant pour connaître le monde et les gens. Des relations suivies, des rencontres quotidiennes, des similitudes de mœurs, une langue commune permettent parfois, tant l'usage élimine jour après jour le plat, le laid, le frivole et le faux, de percevoir un peu du fond des êtres, voyage métaphysique où l'on rencontre tout dans tout, et le monde dans chaque chose.

Je suis un grand voyageur.

Olivier Delacréta

¹ Voir le chapitre « Je déteste voyager », dans *Carabas*, de Jacques Chessex.

La collection Givel

Yves Guignard, après sa récente étude sur Marius Borgeaud chez Infolio (voir *La Nation* du 14 juin), propose chez le même éditeur le catalogue de la collection Givel. Plus qu'un froid catalogue, c'est l'histoire d'une famille d'amateurs d'art passionnés, les parents Roger (1918-2004), Claire (1921-1998) et leur fils aîné Jean-Claude (1946-2015). L'inventaire de ce patrimoine de plus de trois cents œuvres a été confié à Yves Guignard en 2010 par ce dernier, et devait déboucher sur une étude approfondie et une exposition. Hélas, le décès brutal de Jean-Claude Givel interrompt provisoirement l'avancée des travaux. Une exposition partielle a cependant eu lieu à Pully en 2016, avant la dispersion des œuvres aux enchères.

Cette collection représentative des goûts d'amateurs éclairés de la seconde moitié du XX^e siècle méritait, près de dix ans plus tard, la publication d'un livre d'art en hommage. Elle est composée essentiellement d'œuvres d'artistes vaudois. Parmi eux figurent des célébrités: Vallotton, Auberjonois, Bosshard, Charles Clément, Louis

Soutter, et surtout Marius Borgeaud. Mais en musardant dans ce catalogue, on fait de surprenantes découvertes, tels ce *Grand Nocturne (Mont-Blanc)* d'Alexandre Perrier, 1924, si proche des meilleurs Segantini; ou le monumental *Sommeil* de Marc-Antoine Fehr, 2002.

Le mérite de l'ouvrage est d'avoir fixé la personnalité de cet ensemble éparpillé, fruit de l'amour de l'art, des rencontres avec les peintres, des amitiés avec les galeristes, des relations avec les critiques. Le texte éclairant d'Yves Guignard nous invite à partager les engouements d'un couple d'esthètes, continués et diversifiés par les acquisitions de leur fils. Contrairement aux collections officielles, composées avec beaucoup de moyens et de manière rationnelle, inévitablement impersonnelle, la collection Givel, certes cohérente, a l'attrait de la subjectivité et du hasard.

Référence: Yves Guignard, *La collection Givel*, éditions Infolio, Gollion 2024, 366 p.

J.-B. Rochat

« Les ricanements sur les BRICS, qui ne seraient qu'un assemblage hétéroclite de pays et de peuples n'ayant rien en commun, ne prennent pas en compte la puissance de la détestation d'un Occident qui multiplie les sanctions économiques aussi injustes qu'inefficaces, qui dénonce les violations du droit international seulement quand cela l'arrange, qui qualifie de crime de guerre les bombardements de populations civiles, mais seulement celles qu'il choisit.

François Fillon, in *Omerta* n° 4, 2024

Chemins

Avec l'aide du philosophe Roger Pouivet, nous avons distingué diverses conceptions de la religion et de la foi chrétiennes.

La foi est d'abord une grâce, un don de Dieu, qu'on peut refuser. Elle est aussi une vertu qui se travaille, et *confiance* en une personne parfaitement humaine et parfaitement divine: Jésus-Christ.

Beaucoup d'Occidentaux sont indifférents à la religion et à la foi parce qu'ils ignorent de quoi il s'agit. Rien ne leur a été transmis en ce domaine.

Aux yeux de certains intellectuels, religion et foi sont des objets d'étude historique, sociologique, psychologique ou linguistique. Elles sont des illusions explicables par des causes naturelles.

Pour les apprentis croyants, il existe différentes manières d'accéder à la religion chrétienne et à la foi.

Par les prophètes et l'Évangile, la Bible enseigne ce qu'il faut croire et faire. Le Credo de Nicée-Constantinople, fondé sur la Révélation, rassemble les croyances que tout chrétien professe: *Je crois en un seul Dieu, le Père tout puissant...*

Religion et foi peuvent résulter en partie de connaissances métaphysiques.

Elles se manifestent aussi dans un genre de vie, une manière de se comporter, des habitudes, des rites, des prières, une liturgie.

Pour certains, elles sont liées à des expériences, parfois mystiques et à des émotions.

La religion unit les personnes dans une communauté ecclésiale, par un langage particulier. Elle imprègne la vie des cités terrestres, elle a des implications politiques.

Pour devenir croyant, on emprunte parfois plusieurs de ces chemins. Tel est le cas de Jon Fosse, prix Nobel de littérature 2023 (*La Nation* n° 2257 du 12 juillet).

Nous lui laissons la parole à l'aide de citations parfois remaniées:

Pour en venir à la foi elle-même, la connaissance, ce que je sais, est d'une importance cruciale.

Dieu est un être absolu, l'être même, dit saint Thomas d'Aquin, le plus grand des théologiens. Je trouve que c'est bien pensé, – et dans ce cas la réponse à la question sur ce qu'est l'être, c'est-à-dire le sens de la vie qu'Heidegger n'a jamais trouvé – est tout simplement Dieu. Heidegger posait une question pour justifier une réponse déjà donnée. Pour moi, sa philosophie pose les fondements de la foi. Il a étudié la théologie avant de se tourner vers la philosophie. Son père était bedeau.

La beauté, la vérité et la qualité – et donc aussi la hiérarchie, car il existe par exemple une différence entre la bonne et la mauvaise littérature – sont des expériences et des concepts évidents.

S'agissant de l'œuvre rédemptrice du Christ, je ne peux que faire un choix. Même si je ne peux pas l'accepter, même si je ne peux pas la comprendre, je peux choisir d'y croire. Ce qui est merveilleux, c'est que lorsque j'ai choisi d'y croire pour

la première fois, je me suis rendu compte que c'était vrai. On dit que la foi est une grâce, un don. Cela semble être le cas. Si vous ne croyez pas en Jésus-Christ comme Rédempteur, vous n'êtes pas chrétien.

Je suis convaincu que la doctrine de la prédestination est fausse et que le libre-arbitre existe. Le bien existe. Le mal existe. Le choix existe.

J'ai plus d'affinité avec l'ancien idéal masculin où le sentiment ne doit pas être quelque chose dont on parle. Regardez plutôt autour de vous, regardez la montagne, le ciel, les étoiles, et demandez-vous ce qu'est tout cela et pourquoi ça existe.

Je n'ai jamais été membre d'aucun parti.

Ne me qualifiez pas de socialiste chrétien. C'est un des noms les plus poisseux que je connaisse. Je suis d'accord avec le Parti du Progrès¹ sur plusieurs points. Je dois aussi ajouter cela.

Je suis très prudent dans mon emploi de mots tels que Dieu, Jésus-Christ, l'Esprit Saint. J'ai une grande pudeur sur ce plan, du respect. Je préfère dire ces mots à la messe avec d'autres, ou quand je récite mes vieilles prières habituelles, comme le Notre Père.

La souffrance et le désespoir m'ont mené à la foi. Il y a du vrai dans le mythe que pour être un bon artiste, il faut souffrir, ou du moins avoir souffert. Vous devez avoir été purifié par la souffrance. C'est la même chose pour arriver à la foi.

J'ai intégré mon culte dans la vie quotidienne: je prie, je vais à la messe. Ma

foi a désormais un lien institutionnel. Je me tourne vers les vieux symboles, la Croix, et je récite les prières anciennes, le Credo et le Notre Père. Ces formulations vous élèvent.

Je crois que pour bien des gens, Bach est un meilleur cheminement vers Dieu que toutes les prédications imaginables.

C'est un acte de rébellion dans la société norvégienne, et dans les milieux culturels européens, de se convertir au catholicisme et de se qualifier comme chrétien. Il me semble n'avoir rien fait de plus rebelle contre le matérialisme socio-technologique, corporel et sexuel, anti-spirituel et positiviste.

Je ne me suis jamais senti à ma place au sein de l'Église d'Etat. Jamais. Quand je sortais d'un culte protestant, j'avais l'impression qu'on avait tenté de me retirer le peu de foi que j'avais. En se laissant balloter au gré des vents, les Églises protestantes se sont abolies elles-mêmes.

Maintenant que je suis devenu catholique, je peux, dans le vrai sens du terme, être tolérant. C'est évidemment une bonne et une mauvaise chose que l'Église catholique soit aussi liée à la tradition, mais j'y vois plus une force qu'une faiblesse. La tradition entretient la foi. J'aime à penser à une tradition ininterrompue qui remonte à Pierre, le roc.

Je perds la foi chaque jour et chaque jour je la regagne.

A méditer.

Jacques Perrin

¹ Equivalent de l'UDC en Norvège.

Goethe à la Dent de Vaulion

En 1779, Goethe est déjà un écrivain célèbre dans toute l'Europe: la traduction française des *Souffrances du jeune Werther* vient de paraître (1776). L'autre *best-seller* international de l'époque, *La Nouvelle Héloïse* (1761) avait mis le Léman et les Alpes à la mode. Rousseau est l'inventeur d'une perception nouvelle du paysage, fondamentalement émotionnelle: «C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la nature.» De son côté, à la même époque, l'œuvre de Goethe est au cœur du mouvement *Sturm und Drang*. Son fameux *Harzreise im Winter* (1777) associe le sentiment religieux de la nature, sublime et mélancolique, à l'expérience de l'ascension du Brocken.

Attaché à la brillante cour de Weimar depuis 1775, Goethe est mentor et ami du duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar-Eisenach. Les deux jeunes hommes – Goethe a 30 ans, son disciple 22 ans – visitent, entre septembre 1779 et janvier 1780, le Jura, Lausanne, Genève, Chamonix, l'Oberland, le Valais, la Furka, pour finir chez le théologien et philosophe Lavater à Zurich.

Le 24 octobre

Guidée par un capitaine et le maître des eaux et forêts du baillage, une petite troupe quitte Rolle à cheval pour gagner la Vallée de Joux. Après avoir dépassé les maisons vigneronnes, elle s'engage sur la toute nouvelle route

du Marchairuz, établie pour le transport du bois vers la plaine. Il faut trois heures pour atteindre le col par un tracé qui diffère sensiblement, sur le versant lémanique, de la route moderne construite après la Deuxième Guerre mondiale. Arrivés au Brassus de nuit dans un épais brouillard, les voyageurs sont logés chez des connaissances du capitaine, l'hôtellerie étant inexistante.

Le 25 octobre

Dans son récit de voyage, Goethe note qu'au matin «le temps était clair et froid, les prairies blanches de frimas». Après avoir franchi la zone marécageuse de l'Orbe, les cavaliers traversent Le Sentier, Le Lieu, pour atteindre Le Pont. Là ils prennent un guide pour les conduire à pied au sommet de la Dent par un chaud soleil d'automne. Une déception les attend: le brouillard recouvre tout le Plateau suisse. «De cette mer s'élevait à l'orient nettement dessinée toute la chaîne des montagnes blanches et des glaciers, sans distinction du nom des peuples et des princes qui croient les posséder, sous l'empire d'un Seigneur unique et grand et sous le regard du soleil qui les colorait d'une belle teinte rose.» Ils attendent quelques heures, dans le vain espoir d'une dissipation des brumes, et se résignent à prendre le chemin du retour par la rive droite du lac de Joux: «Il nous fallut avoir encore quelque chose à désirer», note le philosophe.

Au cours de sa randonnée, Goethe livre quelques réflexions sur les habitants et l'état des lieux: «Les gens sont instruits et de bonne mœurs. Ils font le commerce du bois, et ils élèvent du bétail. Ce bétail est petit. Ils font de bons fromages. Ils sont laborieux. [...] Il se trouve ici beaucoup de lapidaires, qui travaillent pour les marchands de Genève et d'autres lieux. Cette industrie occupe aussi les femmes et les enfants. Les maisons sont solidement et proprement bâties. [...] On voit partout régner le travail, l'activité et l'aisance. Mais il faut louer surtout les belles routes, dont l'Etat de Berne prend soin, dans ces lieux écartés, comme dans tout le reste du canton.» Il note aussi que les propriétés forestières, achetées par des particuliers aux moines prémontrés, ont été maintenues par les conquérants bernois. Celles-ci ont été étatisées à la Révolution. J'ai le souvenir d'un vieux Combiér lâchant avec un ressentiment feint, au fond de la forêt du Risoud: «Voilà ce que les Vaudois nous ont volé!»

Le 26 octobre

Pour conjurer la déception de la mer de brouillard, les touristes décident de tenter l'ascension de la Dôle. L'équipe, munie de provisions de route (fromage, pain, beurre, vin), traversent le petit bois qui marque encore la frontière entre la Suisse et la France. Le contraste est saisissant:

l'autoroute bernoise devient un mauvais chemin pierreux, la médiocrité des bâtiments indique la pauvreté des habitants qui, selon Goethe, «appartiennent, à peu près comme serfs, aux chanoines de Saint-Claude». Pendant que les domestiques emmènent les chevaux par la route à Saint-Cergue, les marcheurs atteignent la Dôle vers midi. Victoire! tout le pays de Vaud et de Gex est à leurs pieds, «comme une carte.» L'écrivain se livre à un bel élan lyrique: «La chaîne des glaciers étincelants rappelait toujours les yeux et l'âme. Le soleil déclinait toujours plus vers l'occident, et faisait reluire leurs plus grands plateaux. Du sein des neiges, que de rochers noirs, de dents, de tours et de murailles s'élevaient devant eux diversement rangés, et forment de sauvages, énormes, impénétrables portiques! Lorsque ensuite, avec leur diversité, ils se montrent nettement et purement, on abandonne aisément toute prétention à l'infini, puisque le fini lui-même est suffisant pour lasser la vue et les pensées. [...] Ces hautes Alpes sont comme une sainte armée de vierges que, sous nos yeux, en des régions inaccessibles, l'Esprit du ciel se réserve pour lui seul dans une éternelle pureté.»

Le retour se fait au clair de lune vers l'auberge où un spectacle nouveau attend les randonneurs: le miroitement de l'astre nocturne sur le lac.

Jean-Blaise Rochat